

Pour comprendre l'oeuvre de Zola en général, et *Au bonheur des dames* en particulier, il faut aussi prêter attention aux courants philosophiques et sociaux de cette deuxième moitié du XIX siècle.

La théorie du positivisme, où la science est le moyen que l'homme possède pour aboutir à une vérité, science qui se base sur des données concrètes, analysables et empiriques. L'homme évolue à cause de son milieu, milieu interne constitué par des éléments physico-chimiques et milieu externe qui comprend tout ce qui entoure l'être humain. Ces milieux empêchent l'homme d'être libre et la moralité n'a plus de sens.

Pour comprendre les personnages de Zola, en particulier Denise, Geneviève, Mme Desforges, Mme Robineau, principaux représentants féminins de l'oeuvre, il ne faut pas oublier le positivisme de l'auteur qui ne détermine pourtant pas, comme dans ses oeuvres noires, une échéance à partir des tares héréditaires. Denise est une exception, l'idéal de femme préconisé par Michelet est dans la nature de cette fille de province qui domine le milieu qui l'entoure y étendant son influence bénéfique.

Il y a pourtant dans la première partie de l'oeuvre un fond montrant les conditions misérables des travailleurs qui limitent leur vie, description qui relève de la doctrine du positivisme et de celle de Michelet, positiviste aussi.

L'industrialisation et le capitalisme naissant, coupables d'employer femmes et enfants en tant que travailleurs à bas salaires.

“Je gagne trop peu”, dit-il. Quatre ou cinq fois plus que la femme, dans les métiers les plus nombreux. Lui quarante ou cinquante sous, et elle dix (...). Les salaires de l'homme ont reçu, je le sais, une rude secousse, principalement par l'effet de la crise métallique qui change la valeur de l'argent (...). La femme est encore plus frappée. C'est la viande, c'est le vin qui sont diminués pour lui; pour elle, c'est le pain même (1).

La femme ne gagnant pas de quoi vivre est condamnée à la prostitution.

La pauvre femme qui descend tremblante, hélas, pour s'offrir (...). Quelle différence entre elles et les dames des plus hautes classes? Le pied? Non. La main seule fait la différence parce que la pauvre ouvrière, forcée de laver souvent, a ses mains, son unique instrument de travail et de vie, gonflées douloureusement, crevées d'engelures... (2).

Cette description de la vie misérable de la femme ouvrière est commune à plusieurs tendances de l'époque bien que les théories qui en dérivent aboutissent à des conclusions divergeantes. Les conditions de vie de Denise dans la première partie de l'oeuvre de Zola reflètent aussi cette même situation qu'on peut appeler historique.

(1)*La femme* p. 56.

(2)*La femme* p. 59.

Les courants socialistes de l'époque ont aussi une influence certaine sur les intellectuels français.

Dans la première moitié du XIX siècle des penseurs tels que Charles Fourier, Saint Simon, Louis Auguste Blanqui, Prudhon, Louis Blanc, issus de la bourgeoisie et même de l'aristocratie, héritiers de la pensée illustrée du XVIII siècle présentant une alternative à la société capitaliste créant des flots socialistes qui permettront une évolution de la société. Dans leur doctrine le travail de l'homme est la seule source de richesse. Le capitaliste qui ne travaille pas vole ce qui appartient à l'ouvrier.

C'est là qu'apparaît l'idée de phalanstère, communauté agricole autosuffisante où le travail se réalise en commun et les produits élaborés sont partagés entre les travailleurs selon leurs besoins. Il faut refouler le mariage parce qu'il écarte les structures sociales empêchant le sentiment communautaire. Le couple défend d'abord les intérêts de sa propre famille sans tenir compte des intérêts de la communauté.

Ces socialistes utopiques résolvent les problèmes de la classe ouvrière sans tenir compte de l'industrialisation naissante, seul L. Blanc apporte des idées dont la réalisation est possible, mais il faut attendre Karl Marx pour avoir une théorie sociale et politique complète.

On peut deviner à partir de l'oeuvre de Zola, que nous étudions, la pensée politique qui y est sous-jacente, on trouve des allusions qui nous permettent d'assurer une connaissance des courants socialistes mais il faudrait une étude plus complète des oeuvres de cet auteur pour établir comment ces tendances ont influencé l'oeuvre et comment elles y sont exprimées.

Pour entamer le sujet de notre étude nous allons signaler les points principaux qui composent la structure du roman. Ces points sont des conflits qui évoluent tout au long du récit. D'une part la lutte entre le petit commerce et le grand magasin représentée dans les rôles féminins par Geneviève, Mme Baudu, Mme Robineau d'une part et Denise et Mme Lhomme de l'autre. La confrontation de la femme ouvrière et de la femme bourgeoise, leurs vices et leur évolution. Mme Desforges, Mme Boves, Denise, Clara, Pauline étant leurs principales représentantes. Finalement le troisième point de conflit est celui de la relation homme-femme dans ses aspects de patron-ouvrière et ouvrier-ouvrière.

Bien sûr, il y a d'autres points qu'il serait très intéressant d'analyser mais nous nous bornons au sujet de notre étude: la femme travailleuse.

Zola construit son roman sur une structure de comparaison. Les chapitres consacrés à l'épanouissement des grands magasins s'intercalent avec ceux dont le but est de décrire la déchéance du petit commerce; ses personnages aussi suivent cette double ligne d'ascension et de chute. Denise d'une part, Geneviève et Mme Baudu de l'autre.

Zola nous montre les conditions de travail du petit commerce dans la

description qu'il fait de la maison de l'oncle Baudu. Elle continue la hiérarchie médiévale où le travailleur s'intègre peu à peu dans le petit magasin en passant par différentes étapes.

Il avait passé par les différentes étapes, petit commis, vendeur appointé, admis enfin aux confidences et aux plaisirs de la famille, le tout patiemment, menait une vie d'horloge regardant Geneviève comme une affaire excellente et honnête (3).

mais il ne nous parle point des heures de travail, de la besogne que les commis doivent faire; c'est simplement une brève indication; et pourtant il fait très attention à la qualité de vie que ces commis y mènent. L'idée de la famille, du foyer:

"Tu as tort", répétait l'oncle, une femme a toujours besoin d'un homme. Si tu avais trouvé un brave garçon, vous ne seriez pas tombés sur le pavé de Paris, toi et tes frères comme des bohémiens (4).

...c'était l'habitude patriarcale de la maison. Le fondateur Aristide Finet, avait donné sa fille Désirée à son premier commis Hauchecorne; lui Baudu (...) avait épousé la fille du père Hauchecorne, Elisabeth: il entendait à son tour céder sa fille Geneviève et la maison à Colomban, dès que les affaires reprendraient (5).

Cette idée de foyer fortement ancrée dans la bourgeoisie de l'époque de Zola n'adoucit pourtant pas le climat négatif où l'auteur nous présente cette famille. Une maison obscure où l'on étouffe, des relations hypocrites entre Colomban qui guette les vendeuses du "Au Bonheur des Dames" tandis que le mariage est déjà concerté, et même la muette obéissance de la femme à son mari sans laquelle on aurait pu empêcher la mort de sa fille. Ceci est développé tout au long de l'oeuvre d'une façon parallèle à la chute de la famille.

Mme Robineau (...) celle-ci avait encore la gaucherie charmante d'une pensionnaire élevée dans un couvent de Blois. Elle était très brune, très jolie avec une douceur gaie qui lui donnait un grand charme. Du reste, elle adorait son mari et ne vivait que de cet amour (6).

Denise fut plus heureuse chez Robineau. Il la payait peu, soixante francs par mois, et nourrie seulement, sans intérêt sur la vente, comme dans les vieilles maisons. Mais elle était traitée avec beaucoup de douceur, surtout par Mme Robineau, toujours souriante à son comptoir (7).

...sa femme inquiète le regardait d'un air tendre. Elle ne mordait point aux affaires, la tête cassée par tous ces chiffres, ne comprenant pas qu'on se donnât un pareil souci, lorsqu'il était si facile de rire et de s'aimer. Pourtant, il suffisait que son mari voulût vaincre; elle se passionnait avec lui, serait morte à son comptoir (8).

(3)B.D. p. 19.

(4)B.D. pp. 17-18.

(5)B.D. p. 18.

(6)B.D. p. 226.

(7)B.D. p. 227.

(8)B.D. p. 228.

Avec l'histoire du couple Robineau, Zola montre en quelque sorte un foyer idéal. Malgré la faillite du petit commerce, l'amour, l'obéissance fidèle de la femme sont exemplaires. Pourtant seule une indication précise nous est donnée, la quantité d'argent gagnée par Denise, appointement fixe qui est considéré comme base. Il est curieux de constater que l'auteur ne tire aucun parti de la condition misérable des employés du petit commerce; il prend le point de vue des patrons, dont la seule faute est de n'avoir pas su s'intégrer à la modernité.

Zola n'attaque pas la structure sociale du petit commerce puisqu'il est fondé sur le mariage et la famille, idéal bourgeois non attaqué par la plupart des doctrines d'avant-garde et soutenue comme solution politico-sociale par le positiviste Michelet. Cet historien dans son livre *La Femme* fait une apologie du foyer.

La maieutique de Michelet appelle une révolution culturelle profonde. C'est, en priorité, une éthique de la vie que doit envisager l'écriture républicaine, éthique fondée sur l'amour et la femme. Il faut à la nouvelle République une naissance sans violence: elle sera fondée sur la fraternité gémellaire, elle ignorera l'envie, la haine, le mépris de classe. Les rapports familiaux y reflèteront les rapports du citoyen et de l'Etat, la société procédant de la famille sera donc fondée sur l'amour. La femme devient la clef de voûte de tout le système; elle élève l'enfant, fait l'homme; ses rapports avec celui-ci sont le miroir de la société (9).

La femme qu'il faut épouser, c'est celle que j'ai donné dans le livre de l'Amour, celle qui, simple et aimante, n'ayant pas encore reçu une empreinte définitive, repoussera le moins la pensée moderne, celle qui n'arrive pas d'avance ennemie de la science, isolée, peu entourée de famille. La condition, l'éducation, est chose fort secondaire. Toute française naît reine ou près de le devenir (10).

Zola n'indiquant point la fatigue physique du commis dans le petit commerce et signalant la structure familiale de celui-ci nous semble vouloir comparer le travail en famille avec le travail à l'usine. Les deux termes de la comparaison ne sont pas égaux.

Les conditions de travail de Denise dans le grand magasin bénéficient de la dénonciation des positivistes et des socialistes. Michelet indique, en plus, à quel point ce travail n'est pas approprié à la femme.

En réalité, la femme ne peut travailler longtemps ni debout, ni assise. Si elle est toujours assise, le sang lui remonte, la poitrine est irritée, l'estomac embarrassé, la tête injectée. Si on la tient longtemps debout comme la repasseuse, comme celle qui compose en imprimerie, elle a d'autres accidents sanguins. Elle peut travailler beaucoup, mais en variant l'attitude, comme elle fait dans son ménage allant et venant.

Il faut qu'elle ait un ménage, il faut qu'elle soit mariée (11).

(9)préface *La femme* p. 6.

(10)B.D. p. 86.

(11)*La femme* pp. 62-63.

L'auteur est un maître dans la description des commis du grand magasin. Celui-ci nous est montré comme un monstre qui mange et dégorge exploitant aussi bien les vendeurs que les acheteurs.

La famille Lhomme est le ménage représentatif des vendeurs qui ont réussi dans les grands magasins.

Elle avait sous ses bandeaux sombres, de grands yeux immobiles, la bouche sévère, les joues larges et un peu tombantes; et, dans sa majesté de première, son visage prenait l'enflure d'un masque empâté de César (12).

... très vaniteuse, au point de ne pas vouloir être appelée de son nom de Lhomme qui la vexait, et de renier la loge de son père (...) elle n'était bonne femme que pour les demoiselles souples et caressantes, tombant en admiration devant elle (13).

L'employé du grand commerce n'est plus en famille comme l'était Denise chez Robineau; il ne participe point de la direction ou de la vie des patrons, son seul intérêt est le gain, dépasser les autres en étant le meilleur vendeur pour monter dans la hiérarchie des commis. Les Lhomme sont au sommet mais l'inhumanité du grand magasin à une influence défavorable sur les relations familiales. Les Lhomme ne sont plus une famille, chacun vit pour soi. On voit donc l'importance donnée par l'auteur au ménage. Ces deux commis gagnent beaucoup d'argent, beaucoup plus qu'un employé au ministère et que les patrons des petits commerces. Les Baudu par exemple, et pourtant ils sont méprisés dans l'œuvre. Zola ne peut se soustraire à sa conception bourgeoise de la famille comme centre de bienfaits.

Cependant, Baudu criait plus fort (...) Et il citait leurs voisins de campagne. Les Lhomme, la mère, le père, le fils, tous les trois employés dans la baraque, des gens sans intérieur, toujours dehors, ne mangeant chez eux que le dimanche, une vie d'hôtel et de table d'hôte enfin! (14).

Eh bien ces Lhomme ont beau gagner beaucoup d'argent, j'aime mieux être dans ma peau que dans la leur! (...) Ils réussissent c'est vrai. La femme a raconté n'est-ce pas? qu'elle s'était fait près de vingt mille francs cette année, et cela lui a permis de me prendre ma pauvre maison. N'importe! Je n'ai plus la maison, mais au moins je ne vais pas jouer de la musique d'un côté, tandis que tu cours la prétentaine de l'autre. Non, vois-tu, ils ne peuvent pas être heureux (15).

Si nous regardons encore les autres deux personnages qui arrivent à réussir dans le grand magasin et qui en même temps sont considérés par l'auteur comme des êtres ayant une forte qualité morale, nous nous rendons compte qu'ils sont voués au mariage; Denise mais aussi Pauline, qui, bien que s'étant prostituée, va jusqu'au mariage et à même des enfants.

Le grand magasin est décrit comme un monstre qui exploite les commis qui y travaillent. Ce sont les premiers temps de Denise quand les conditions

(12)B.D. p. 64.

(13)B.D. p. 64.

(14)B.D. p. 30.

(15)B.D. p. 261.

de travail de l'ouvrière nous rapprochent des citations de Michelet dans son oeuvre *La femme*. Pourtant toute une évolution se fait à travers tout le récit. A partir d'une fille de province qui envie "les demoiselles habillées en soie taillant un crayon" jusqu'au phalanstère qui fournit aux bons travailleurs tous les droits des petits bourgeois; pour la femme, la possibilité de se marier. Nous nous heurtons ici à ce que nous avons appelé confrontation de la femme ouvrière et de la femme bourgeoise.

Il ne faut pas oublier comment Denise nous est décrite au commencement du roman.

...tout en noir, achevant les vieux vêtements du deuil de leur père, elle cherchait pour ses vingt ans, l'air pauvre... (16).

Ce qu'elle gagnait chez Cornaille ne suffisait point à nourrir tous les trois (...) —*Nous ne pouvons pas être plus malheureux qu'à Valognes...* (17).

Dans la montée de cette ouvrière exceptionnelle, le plus bas échelon c'est son travail en province, travail moins lourd mais qui ne permettait pas à Denise de se nourrir.

Une fois admise au "Bonheur de Dames", ce qui avait été admiré du dehors n'est qu'une façade. Zola nous décrit les conditions de travail du personnage, description qui retient tout de suite notre attention et qui cache les vrais termes à comparer. Ce qui est mis en évidence c'est la concurrence entre les employées qui n'aiment pas quelqu'un qui puisse leur diminuer leur gain.

Evidemment, ces demoiselles avaient flairé la vendeuse qui venait se présenter, et elles la dévisageaient, elles la deshabiliaient du coin de l'oeil, sans bienveillance, avec la sourde hostilité de gens à table qui n'aiment pas se serrer pour faire place aux fains du dehors (18).

Ces demoiselles qui vêtues en robe de soie, très coquettes avec leurs chignons frisés et leurs crinolines rejetées en arrière ne sont que des filles publiques.

Clara Prunier, fille d'un sabotier des bois de Vivet, débauchée par les valets de chambre au château de Mareuil (...) Marguerite Vadon, avait dû être expédiée du "Bonheur des Dames" pour y cacher une faute; un enfant fait par hasard (19).

La description morale des vendeuses appelées demoiselles dans le roman établit un premier terme de comparaison avec Denise. Malgré leur condition peu honnête elles apparaissent comme enviables.

toutes avaient, entre deux boutonnières du corsage, comme piqué dans la poitrine, un grand crayon qui se dressait, la pointe en l'air (...) Plusieurs

(16)B.D. p. 6.

(17)B.D. p. 12.

(18)B.D. p. 63.

(19)B.D. p. 63.

risquaient des bijoux, des bagues, des broches, des chaînes; mais leur coquetterie, le luxe dont elles luttèrent dans l'uniformité imposée de leur toilette, était leurs cheveux nus, des cheveux débordants, augmentés, de nattes et de chignons quand ils ne suffisaient pas, peignés, frisés, étalés (20).

Quant au salaire, si on fait une comparaison avec celui qu'elle a chez Robineau, nous nous rendons compte de la différence; même au commencement Denise pouvait avoir cent francs, quarante de plus de ce qu'elle obtient dans le petit commerce. Mais on nous dit qu'elle "espérait bien arriver à douze cent francs, car elle savait que les bonnes vendeuses allaient jusqu'à deux mille".

Zola, tout en décrivant l'attitude des camarades envers Denise, nous montre l'aspiration de la vendeuse des grands magasins pour devenir une femme bourgeoise, d'abord exprimant son mépris pour celles qui sont de province ou qui ne veulent pas dépasser une somme d'argent déterminée.

Celle-ci prenait avec les clientes une voix sèchement polie, une attitude désagréable de fille vêtue de soie, frattée à toutes les élégances, dont elle gardait, à son insu même, la jalousie et la rancune. Lorsqu'elle entendait Mme Marty dire qu'elle ne voulait pas dépasser deux cent francs, elle eut une moue de pitié (21).

La différence entre les classes est plus manifeste dans les grands magasins où les travailleuses uniformes dans leur travail et dans leur façon de s'habiller, s'opposent aux acheteuses qui peuvent choisir tant ce qu'elles achètent que leurs habits.

Dans cette première partie du roman, on voit donc deux thèmes qui vont évoluer tout au long du récit; d'une part la relation entre la vendeuse qui vient d'arriver et se heurte au mépris de ses camarades, et d'autre part les commis femmes en tant que classe sociale qui fait face aux acheteuses bourgeoises. Ces deux thèmes définis dans un premier moment par une forte dissociation réduisent d'abord leur différence à l'intérieur de chaque thème et puis leur différence entre les deux sujets. Denise s'intégrera à ses camarades; et les vendeuses, Denise y comprise, se rapprocheront de la bourgeoisie pour arriver aux conquêtes sociales telles que la possibilité de se marier et une certaine aisance économique.

Pourtant, revenant à la vendeuse qui vient d'arriver, Zola nous décrit les conditions pénibles de ses premiers moments au "Boheur des Dames".

D'abord, elle eut à surmonter les terribles fatigues du rayon. Les paquets de vêtements lui cassaient les bras au point que, pendant les six premières semaines, elle criait la nuit, en se retournant, courbaturée, les épaules meurtries. Mais elle souffrit plus encore de ses souliers, de gros souliers apportés de Valognes, et que le manque d'argent l'empêchait de remplacer par des bottines légères. Toujours debout, piétinant du matin au soir, grondée si on la voyait s'appuyer une minute contre la boiserie, elle avait les pieds de fillette qui semblaient broyés dans des brodequins de torture; les talons battaient de fièvre,

(20)B.D. p. 60.

(21)B.D. p. 135.

la plante s'était couverte d'ampoules dont la peau arrachée se collait à ses bas. Puis elle éprouvait un délabrement du corps entier, les membres et les organes tirés par cette lassitude des jambes, de brusques troubles dans son sexe de femme que trahissaient les pâles couleurs de sa chair. Et elle si mince, l'air si fragile résista (22).

Cette minutieuse description nous monte d'une part le caractère inhumain des grands magasins où les souffrances des travailleurs sont inaperçues. C'est la déshumanisation du commerce. D'une autre, on voit que l'auteur met l'accent sur la condition féminine de la "victime", la femme a moins de force, des "pieds de fillette torturés", et surtout les "brusques troubles dans son sexe de femme". Zola établit une indiscutable différence entre l'homme et la femme. Cette description est très ressemblante à celle de Michelet que nous avons citée dans les premières pages de notre étude. Finalement il faut montrer aussi l'antidéterminisme qui permet à cet être d'exception de résister d'abord et de triompher ensuite.

Zola continue en décrivant "la misère noire", la "misère en robe de soie" de Denise mais, quelles sont les vraies sources de ce problème? Le manque d'argent est le produit de la concurrence à laquelle la protagoniste est soumise, et en même temps le fait qu'elle soit "au pair", sans appointements fixes. L'auteur ne fait que critiquer le capitalisme fondé sur le libéralisme économique. Le patron dans sa quête du gain encourage cette lutte entre les commis pour avoir plus de bénéfices. Cette dénonciation sera un premier point en commun avec les socialismes naissants.

La misère conduit les ouvrières à se jeter à la rue ou à avoir quelqu'un pour survivre. Les filles entassées dans des conditions pénibles de vie sont vraiment amenées à la prostitution. La petite ville dortoir, placée sous les toits de "Au Bonheur des Dames" sera pourtant le point de départ de la cité phalanstérienne grâce à l'intercession bénéfique de Denise.

c'était, le long du couloir des chambres, une promiscuité de caserne, des filles souvent peu soignées, des commérages d'eaux de toilette et de linges sales, toute une aigreur qui se dépensait en brouilles et en raccommodements continuels (...). La fatigue des treize heures de travail qui les jetait au lit dans un souffle achevaient de changer les combles en une auberge traversée par le maussaderie éreintée d'une bandade de voyageurs (23)

...prenez quelqu'un, ce sera beaucoup mieux. Eh bien vous n'êtes pas raisonnable... c'est forcé, ma chère, et si naturel! Nous avons toutes passé par là (...). Alors, mon bien il faut se laisser aller (24).

A différence de Michelet, le travail en soi n'est pas ce qui conduit les filles à se prostituer, ce sont les conditions de ce travail. Zola suit les idées des socialistes utopiques qui croient au mimétisme d'un flot où les personnes

(22)B.D. p. 45.

(23)B.D. pp. 150-51.

(24)B.D. p. 155.

peuvent remplir leurs besoins matériels et personnels cassant les fortes divisions qui les écartent.

A ce moment là nous sommes au sommet de la dénonciation sociale de l'oeuvre qui est le miroir de la société française moins puissante économiquement. Cependant nous ne devons toujours pas oublier que ces travailleurs-euses du commerce sont une élite parmi le reste des ouvriers.

Mais c'était justement ces allures de dame qui intimidaient la jeune fille. Presque toutes les vendeuses, dans leur frottement quotidien avec la clientèle riche, prenaient des grâces, finissaient par être d'une classe vague, flottant entre l'ouvrière et la bourgeoise; et sous leur art de s'habiller, sous les manières et les phrases apprises, il n'y avait souvent qu'une instruction fausse... (25).

c'est du propre, je viens de voir l'amant de la mal peignée, un ouvrier, imaginez-vous?, oui, un sale petit ouvrier (...). Des lors, ce fut une vérité acquise: Denise avait un manoeuvre pour amant (26).

Zola ne compare pas les vendeuses avec d'autres travailleuses mais nous indique comme une bassesse le fait d'avoir "un sale petit ouvrier" comme amant, à ceci il faut ajouter ces brèves notations qui nous montrent chaque fois plus clairement comment les commis femmes sont une "classe vague", nouvelle classe sociale sans idiosyncrasie.

La protagoniste Denise, chassée du grand magasin à cause des calomnies est au degré le plus bas de sa souffrance comme travailleuse des grands magasins. A partir de sa réinsertion son sort changera; ce sont d'abord les conditions de logement qui se sont améliorées.

Maintenant, les chambres des demoiselles occupaient le cinquième étage des bâtiments neufs (...) elles étaient au nombre de soixante aux deux côtés d'un corridor et plus confortables. La vie intime des vendeuses y prenait des proportions et des élégances, une pose pour les savons chers et les linges fins, toute une montée naturelle vers la bourgeoisie (...). D'ailleurs à titre de seconde, Denise avait une des plus grandes chambres, dont les deux fenêtres mansardées ouvraient sur la rue. Riche à présent elle se donnait du luxe (27).

Ces meilleures conditions de vie ne répondent nullement à une lutte interne et de classe; c'est le patron bienveillant qui semble s'intéresser à donner un peu plus de confort à ses salariés. On retrouve la volonté du patron comme suprême loi, la même que dans le petit commerce. Encore nous soulignons le manque d'équité d'une comparaison où les termes sont sujets à tant de variables.

La montée de Denise, le fait d'être seconde répond aussi au caprice de Mouret, mais il faut ajouter qu'en continuant à être une vendeuse, elle peut être tenue pour riche. Cette montée continue et voilà qu'apparaît ce terme socialiste de Fourier: Le phalanstère.

(25)B.D. p. 184.

(26)B.D. p. 184.

(27)B.D. pp. 316-17.

...où se trouvait le salon de réunion, une galanterie du directeur pour ces demoiselles, qui pouvaient y causer ou y travailler (...) c'était une éducation à faire, la petite cité phalanstérienne manquait de concorde (28).

La femme, et la femme bourgeoise en particulier, être sensible et cultivé, est l'objectif de l'auteur qui à travers son personnage commence à ériger cette cité idéale de la femme travailleuse. Zola s'est écarté de Michelet en laissant la femme travailler, il lui faut éviter la promiscuité de caserne à laquelle elle était condamné. Pourtant il faut accorder à la femme une dignité de femme et cela est possible à travers cette cellule communautaire.

Ce phalanstère n'a rien à voir avec l'idée de Fourier que nous avons décrite auparavant. Les biens communs, la liberté sexuelle, le travail créatif à la campagne n'apparaissent nullement.

Ainsi, depuis son entrée "Au Bonheur des Dames", elle était surtout blessée par le sort précaire des commis; les renvois brusques la soulevaient (...) ses souffrances du début la poignaient encore (...). Cette vie de chien battu rendait mauvaises les meilleures, et le triste défilé commençait: toutes mangées par le métier avant quarante ans, disparaissaient, tombant à l'inconnu; beaucoup mortes de peine, phthisiques ou anémiques, de fatigue et de mauvais air, quelques unes roulées au trottoir, les plus heureuses mariées, enterrées au fond d'une petite boutique de province (...). Et elle plaisait la cause des rouages de la machine, non par des raisons sentimentales, mais par des arguments tirés de l'intérêt même des patrons (29).

A la fin de l'oeuvre toutes les idées de l'auteur prennent place dans la bouche de Denise, mais si on regarde de plus près on retrouve le mépris de la province et du petit commerce, bien que celle-ci soit la meilleure des possibilités. Quelle est donc l'aspiration des filles de grands magasins une fois que les conditions de travail se sont améliorées? Sans doute une réinsertion dans une bourgeoisie "zoliennne" sans les défauts que celui-ci lui attribue.

Denise s'est intégrée dans la classe des patrons et de ce point de vue, elle peut avoir pitié de ceux qui travaillent dans le grand magasin, elle ne critique pas ce nouveau libéralisme économique qui a des conditions de travail si humanitaires.

Cependant quelques-unes des conquêtes des sociétés ouvrières qui commencent à s'établir à la fin du XIX siècle sont exprimées à travers le personnage de Denise, mais ces idées dans la bouche d'une femme restent utopiques.

Parfois elle s'animait, elle voyait l'immense bazar idéal, le phalanstère du négoce où chacun aurait sa part exacte des bénéfices, selon ses mérites, avec la certitude du lendemain assuré à l'aide d'un contrat. Mouret alors s'égayait, malgré sa fièvre. Il l'accusait du socialisme, l'embarrassait en lui montrant des difficultés d'exécution... (30).

(28)B.D. p. 318.

(29)B.D. p. 414.

(30)B.D. p. 414.

...le sort des vendeurs était amélioré peu à peu, on remplaçait les renvois en masse par un système de congés accordés aux mortes saisons, enfin on allait créer une caisse de secours mutuels qui mettrait les employés à l'abri des chômages forcés, et leur assurerait une retraite. C'était l'embryon des vastes sociétés ouvrières du vingtième siècle (31).

Cette vision utopique qui est étalée pleine de réserves de la part de son auteur est très loin des doctrines de Louis Blanc ou de Karl Marx qui à l'époque avaient déjà construit une doctrine socialiste complète.

Dans cette exposition d'idées on retrouve aussi certains concepts de Michelet qui permettent à la femme d'être plus "femme" et en même temps de créer dans cette microsociété de quoi s'amuser, s'instruire, se soigner. Il s'agit vraiment d'une cellule qui répond à tous les besoins des travailleurs, cependant comme dans une cage d'or, les ouvriers travailleurs, presque petits bourgeois, ne sont plus libres et ne participent pas dans l'affaire; c'est encore du capitalisme paternaliste.

Toute la vie était là, on avait tout sans sortir, l'étude, la table, le lit, le vêtement. Le Bonheur des dames suffisait, plaisirs et besoins au milieu du grand Paris, occupé de ce tintamane, de cette cité du travail qui poussait si longuement (32).

Cette cage d'or a aussi des trous, les vendeuses érigées en classe supérieure ont une "inférieure" qui les soulage, et il s'agit d'une idée humanitaire de Denise.

Justement c'était une innovation soufflée par la jeune fille à Mouret, des femmes de service chargées de porter les articles, ce qui soulageait la fatigue des vendeuses (33).

Une nouvelle classe d'ouvriers ose être mentionnée, classe exploitée également dont les misères auraient pu remplir un autre roman. Le cercle recommence.

Bien que nous ayons entamé une comparaison entre la bourgeoisie et le prolétariat du commerce, il nous reste à analyser la vision que Zola prête à cette bourgeoisie réelle et existante en 1880, et comment elle est critiquée par l'auteur.

Il ne s'agit pas de la petite bourgeoisie commerçante mais de la bourgeoisie et de l'aristocratie des salons, salons que Zola méprise et qu'il juge: "Ce sont des âpretés de pouvoir, toute une curée d'intérêts se ruent chez les dames, qu'on suppose puissantes" (34). Mais le sujet de notre travail nous mène à nous borner à un thème très précis: le salon de Mme Desforges, deuxième centre de l'oeuvre autour duquel le récit est structuré, a la fonction

(31)B.D. p. 414.

(32)B.D. p. 415.

(33)B.D. p. 476.

(34)Lit. française p. 33.

de contraster avec le grand magasin; les lumières faibles, décadentes s'opposent aux forts éclats coloris du Bonheur des dames.

Mme Desforges, fille d'un conseiller d'Etat, était veuve d'un homme de bourse qui lui avait laissé une fortune, niée par les uns, exagérée par les autres (...) et plus tard, après la mort du mari, la liaison devait avoir continué, mais toujours discrètement, sans une imprudence, sans un éclat. Jamais Mme Desforges ne s'affichait, on la recevait partout, dans la haute bourgeoisie où elle était née (35).

Grande et forte, Blanche ressemblait à sa mère; seulement chez elle, le masque s'empâtait déjà, les traits gros, soufflés d'une mauvaise graisse (36).

Mme Marty. On la connaissait pour sa rage de dépense, sans force devant la tentation, d'une honnêteté stricte incapable de céder à un amant mais tout de suite lâche et la chair vaincue devant le moindre bout de chiffon (37).

d'autant plus que la chère dame n'est guère farouche, à ce qu'on raconte. Il a sur elle une histoire d'officier bien drôle (38).

Ces petites descriptions nous montrent que les femmes d'une certaine position sociale ne sont guère meilleures que les pauvres employées. Elles ne sont pas conditionnées comme les vendeuses par le manque d'argent et pourtant le vice et la mollesse remplissent ces corps et cœurs.

C'est justement ce gynécée de femmes qui va être la victime de Mouret, victime qui en même temps méprisera l'autre ensemble féminin des vendeuses.

C'était la femme que les magasins se disputaient par la concurrence, la femme qu'il prenait au continuél piège de leurs occasions, après l'avoir étourdie devant les étalages. Ils avaient éveillé dans sa chair de nouveaux désirs, ils étaient une tentation immense, où elle succombait fatalement cédant d'abord à des achats de bonne ménagère, puis, gagnée par la coquetterie, puis dévorée (...). Et si chez eux, la femme était reine, adulée et flattée dans ses faiblesses, entourées de prévenances, elle y regnait en reine amoureuse dont les sujets trafiquent, et qui paie d'une goutte de son sang chacun de ses caprices (...). Mouret laissait ainsi passer la brutalité d'un juif vendant de la femme à la livre (39).

Dans cette relation entre les vendeuses et les acheteuses, les premières, traitant avec toute sorte de femmes de différente position sociale, ont un certain pouvoir (voir cit. 21) mais elles succombent sous le même désir, celui d'acheter: "c'était un pêle-mêle de dames vêtues de soie, de petites bourgeoises à robes pauvres, de filles en cheveux, toutes soulevées, enfiévrées de la même passion" (40). La réclame et les étalages des grands magasins uniformisent les femmes attirées par un même besoin. On découvre un certain

(35)B.D. p. 72.

(36)B.D. p. 75.

(37)B.D. p. 75.

(38)B.D. p. 83.

(39)B.D. p. 92.

(40)B.D. p. 491.

mépris de cette foule avide du désir d'acheter, désir qui conduit à des bourgeoises qualifiées d'"honnêtes" à arriver jusqu'au vol.

Mme de Boves ne répondait pas. Alors la fille, en tournant sa face molle, vit sa mère, les mains au milieu des dentelles en train de faire disparaître, dans la manche de son manteau des volantes de point d'Aleçon (40).

Dans sa critique féroce, Zola nous signale cette microsociété pourrie qui sans avoir le moindre motif est capable de voler. C'est cette bourgeoisie qui méprise les vendeuses, et l'auteur suivant les courants de gauche de son époque ne doute point de soutenir un principe d'égalité général.

La jeune fille sentait bien la volonté de la traiter en servante, dans ces caprices de cliente impérieuse (41).

...les femmes régnaient. Elles avaient pris d'assaut les magasins, elles y campaient comme en pays conquis, ainsi qu'une horde envahissante, installée dans la débâche des marchandises. Les vendeurs, assourdis, brisés, n'étaient plus que leurs choses, dont elles disposaient avec une tyrannie de souverains (42).

En décrivant le différent traitement, Zola appuie les ouvriers. Il critique ce que la bourgeoisie dit et ce qu'elle fait après avoir démontré qu'elle n'était guère meilleure. Dans ce salon, richement meublé où les dames se réunissent pour prendre le thé, éclate la rancune des dames bourgeoises. Elles voient comment les travailleuses prennent le relai. Denise petite ouvrière de province qui grâce à son bien faire monte dans l'échelle sociale menace la grande dame, Mme Desforges, de lui enlever son amant.

Il y avait un peu de tout parmi elles, des coquines et de braves filles. Le niveau de leur moralité montait (...). En somme, quand elles voulaient se bien conduire, elles le pouvaient; car elles n'étaient pas comme les ouvrières du pavé parisien, obligées de se nourrir et de se loger; elles avaient la table et le lit, leur existence se trouvait assurée, une existence très dure sans doute, le pis était leur situation neutre, mal déterminée entre la boutiquière et la dame. Ainsi jetées dans le luxe, souvent sans instruction, elles formaient une classe innommée. Leurs misères et leurs vices venaient de là (43).

Voilà dans ces brèves phrases la définition de ce prolétariat spécialisé qui a des conditions très concrètes, conception que l'auteur pourrait très bien faire sienne.

Zola semble nous indiquer aussi un parallélisme entre la montée du niveau moral et l'amélioration des conditions de travail; établissant un certain déterminisme dans ces deux versions, négative et positive.

La considération de cette nouvelle classe nous montre que les intellectuels français de la deuxième moitié du XIX siècle n'étaient pas encore préparés à un changement structural profond. Cette classe innommée reste sans attribution morale et donc rejetée de leur point de vue.

(41)B.D. p. 307.

(42)B.D. p. 311.

(43)B.D. pp. 363-64.

Après l'intervention de Bouthemont, commis aussi, c'est Mme de Boves représentante de la haute bourgeoisie qui prend la parole.

Moi, dit Mme Boves, je ne connais pas de créatures plus désagréables... c'est à les gifler des fois.

Et ces dames exhalèrent leur rancune. On se dévorait devant les comptoirs, la femme y mangeait la femme, dans une rivalité aigüe d'argent et de beauté. C'était une jalousie maussade des vendeuses contre les clientes bien mises, les dames dont elles s'efforçaient de copier les allures, et une jalousie encore plus aigre des clientes mises pauvrement, des petites bourgeoises contre les vendeuses, ces filles vêtues de soie dont elles voulaient obtenir une humilité de servante, pour un achat de dix sous. -Laissez donc, conclut Henriette, toutes des malheureuses à vendre comme leur marchandise (44).

La citation est très claire mais il faudrait signaler que ce sont Mme Boves, la voleuse, et Mme Desforges, femme galante de la haute société, celles qui accusent le plus sévèrement les femmes qui travaillent aux grands magasins.

Le troisième point dialectique est la relation homme-femme dans cette oeuvre de Zola. Cette comparaison peut être établie suivant les différents niveaux où les deux termes sont placés.

Sous une apparente relation d'égalité nous nous rendons compte que les conditions des hommes et des femmes qui travaillent au même endroit ne sont pas les mêmes.

A la fin de l'oeuvre les salaires ont beaucoup augmenté mais une différence s'établit pourtant.

... Vous savez qu'on va mettre la seconde à deux mille francs, ce qui lui fera près de sept mille avec son intérêt... le bruit courait que Mme Aurélie dépasserait vingt cinq mille francs... Marguerite la meilleure vendeuse après Denise, s'était fait quatre mille cinq cents francs environ de tant pour cent (45).

On prévoyait que Bouthemont irait à ses trente mille francs, cette année-là, Huttin dépasserait dix mille (...) chaque saison les affaires du comptoir augmentaient, les vendeurs y montaient en grade et y doubleraient leurs soldes comme des officiers en temps de campagne (46).

On remarque la différence entre l'homme et la femme mais ce qui attire notre attention c'est le fait que Zola ne le souligne pas, ce qui semble indiquer qu'à cette époque, cette discrimination était normale même pour ceux qui dénonçaient les injustices sociales.

Cette différence, bien qu'à un autre niveau, est celle que Michelet condamne; là il s'agissait de survivre, ici d'avoir une aisance économique.

Quant aux relations interprofessionnelles à l'intérieur du grand magasin, il y a aussi une grande dissemblance. Les hommes dans leurs heures de loisirs

(44)B.D. p. 304.

(45)B.D. p. 325.

(46)B.D. p. 334.

CLEF DES CITATIONS

EMILE ZOLA, *Au bonheur des dames*. Paris, Le livre de poche, 1983. J. Michelet, *La femme*. Paris, Flammarion, 1981. Préface de Thérèse Moreau. 1980.

RAYMOND PUILLIART, *Littérature française. Le romanisme III (1869-1896)* Paris, Arthaud, 1968.

BIBLIOGRAPHIE

J. MICHELET, *L'Amour*. Paris, Gallimard, 1976.

J.M. FAHY, *Le chômage en France*. Paris, P.U.F., (coll. "Que sais-je?"), 1980.

J.B. DUROSELLE, *Europa de 1915 a nuestros días: vida política y relaciones internacionales*. Barcelona, Labor, S.A., 1974.

P. COGNY, *Le naturalisme*. Paris, P.U.F., (coll. "Que sais-je?"), 1976.

M. DECAUDIN, F. PRUNER, J. ROBICHEZ, "Voies diverses de la modernité", 1880-1920 dans *Littérature française XIX et XX siècles*, Larousse, 1972.

M. BERNARD, *Zola*. Bourges, Seuil, 1976.

C. BECKER, *Zola*. Garnier (Les critiques de notre temps), 1972.